Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Artikel: Lire L'Émigré de Sénac de Meilhan (1797) en 2015 : anachronisme ou actualité?

Autor: Crogiez Labarthe, Michèle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-632585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lire *L'Émigré* de Sénac de Meilhan (1797) en 2015 : anachronisme ou actualité ?

N'en déplaise à tous ceux qui critiquent sans avoir d'expérience de ce dont ils parlent, ou seulement au travers de souvenirs anciens et largement reconfigurés, l'enseignement est une activité vivante : non par on ne sait quelle méthodologie « moderne » mais structurellement. Malgré les choix préalables des axes à étudier et les préparations de cours ou de séminaires, les bonnes séances se déroulent en effet autrement que prévu. Et cette vitalité, cet enrichissement est le signe que des étudiants actifs ont réussi à faire, du chemin balisé par leur enseignant, une aventure, une rencontre ; signe qu'ils se sont réellement approprié ce que leur professeur espérait leur faire découvrir. J'ignore comment les autres disciplines négocient cette vivante improvisation – structurelle, on l'a déjà dit – mais je sais qu'elle appartient en propre à l'enseignement de la littérature.

★★★

On pense couramment que les œuvres contemporaines intéresseraient davantage les étudiants. Mais dès le début de leurs études ils prennent conscience de la nécessité de connaître le patrimoine littéraire pour apprécier les œuvres contemporaines (dont leurs auteurs, eux, ont le patrimoine littéraire en tête), afin d'aborder ensuite la difficulté spécifique à lire ces œuvres récentes qui dialoguent avec le passé, de toutes les façons imaginables et inimaginables, ne fût-ce que sur le mode de la rupture. On ne constate pas qu'une œuvre est vivante en vérifiant si son auteur est vivant, ou mort depuis peu ; une œuvre vivante est celle dont la richesse et la force s'adressent, éventuellement par-delà les décennies et les siècles, aux vivants d'aujourd'hui. Ce n'est donc pas l'œuvre qui est vivante ou obsolète, mais le rapport de lecture que chacun entretient avec elle : et la vitalité de ce rapport dépend donc certes du goût ou de la culture de chacun, mais aussi du contexte intellectuel et historique. La réflexion sur la littérature suppose effort de lecture, précision et nuance. Il faut donc convaincre ceux qui veulent étudier de l'importance de la concentration : chaque mot compte, chaque mot tend à un sens précis, ou à plusieurs, il

Michèle Crogiez Labarthe, « Lire *L'Émigré* de Sénac de Meilhan », *Versants* 63:1, fascicule français, 2016, pp. 27-35

se modifie dans la langue singulière de l'auteur, et chaque inflexion peut apporter des déséquilibres de sens ou des transmutations qu'il faut regarder de près et essayer de ressentir. Niera-t-on l'intérêt d'être précis, de se rendre sensible à l'importance de la plus petite nuance ? Voilà déjà une excellente raison d'étudier la littérature : la finesse qu'il faut acquérir et mettre en œuvre pour lire la langue littéraire, dont les subtilités, indéniablement, évoluent avec le temps.

***

Une aventure intellectuelle et pédagogique récente, la lecture de *L'Émigré* de Sénac de Meilhan[1], a confirmé un groupe d'étudiants de 4e et 5e année dans la valeur indéniable de l'enseignement de la littérature. En quoi, en effet, un roman de 450 pages passé inaperçu lors de sa publication à Hambourg en 1797 et redécouvert par quelques lecteurs curieux au XXe siècle pouvait-il susciter l'intérêt de jeunes adultes du XXIe siècle ? Car en toute hypothèse, les étudiants d'un pays démocratique, riche et en paix, ont-ils quelque chose en commun avec les tragédies et les scrupules d'un jeune aristocrate d'Ancien Régime émigré Outre-Rhin en 1793, « un fier Aristocrate qui a manqué plus de dix fois d'être à la lanterne »[2] selon la présentation qu'en donne son valet ? Les intentions programmatiques du séminaire étaient de confronter les lecteurs (avancés) d'aujourd'hui avec l'expression de la sentimentalité de la fin du XVIIIe siècle, afin d'observer le lien entre une époque, ses questionnements et les moyens d'expression qu'elle met en œuvre, régénère ou même invente ; en somme, ce riche roman devait servir d'accès à une forme de sensibilité bien dépassée en apparence pour des raisons historiques mais capable, par son apparent anachronisme, de susciter une lecture réfléchie, une interprétation culturellement construite. Bref, comme un exercice salutaire et formateur, à la fois de découverte et de décentrement, qui conduit à s'interroger, un exemple entre mille, sur telle observation de la jeune Émilie : « Qui a jamais été aussi heureux en riant de tout son cœur qu'en répandant des larmes arrachées par le sentiment ! »[3].

---

[1] Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 2004.
[2] *Ibid.*, p. 38.
[3] *Ibid.*, p. 44.

Mais l'accélération de ce qu'on a désigné par le terme aseptisé de « crise des migrants », c'est-à-dire aussi le discours qui l'a accompagnée, cette vague de commentaires aussi lapidaires que répétitifs sur les télévisions, a donné un écho tout à fait actuel aux questions politiques et morales soulevées par le personnage du roman. Ce contexte d'actualité, sans doute parce qu'il touche les jeunes Suisses plus immédiatement que toutes les autres crises migratoires du dernier siècle, a rendu les auditeurs plus sensibles à l'un des grands thèmes du roman : la perte de repères et de sens de l'identité d'une personne déplacée plus ou moins malgré elle, ainsi qu'à la question générale de savoir s'il faut se battre sur place ou émigrer, s'il faut fuir ou non, s'il faut rejoindre un camp qui peut passer pour être celui de l'ennemi ou non, etc. En effet, Sénac met en scène un jeune aristocrate, le marquis de Saint-Alban, sans expérience sinon une solide culture classique acquise auprès d'un ami de son père, contraint par le danger qui se précise contre lui en France en 1793 à émigrer vers l'Allemagne. Blessé dans une échauffourée qui a opposé les Républicains français et les armées coalisées des émigrés, il est recueilli et soigné, par instinct de classe, dans une famille aristocratique allemande. Les lettres qu'échangent la comtesse chez qui il est reçu et sa jeune amie, ou encore Saint-Alban et son mentor, sont occasion de réflexions nuancées sur les questions qui les taraudent : morale, amour, politique, et même action. Avec un vrai sens romanesque, Sénac répartit les dilemmes entre toutes les voix du roman. Il n'y a pas jusqu'à la jeune Émilie qui ne s'interroge : « Les Émigrés veulent que les Puissances fassent les plus grands efforts [...] ; peut-être ont-ils raison ; peut-être aussi sont-ils aveuglés par leur ressentiment et l'intérêt, qui leur inspirent une impatience bien excusable »[4]. Sénac, prenant la plume du mentor de Saint-Alban, le président de Longueil, revient sur la question soulevée par les publicistes dès 1790 : sont-ce les livres qui font l'histoire, et les Philosophes et Encyclopédistes sont-ils comptables de la Révolution ? Pour sa part, il fait montre d'un vrai recul historique et récuse, par des images, cette opinion alors très répandue : « ...par ce qu'une maison a été bâtie avec les pierres d'une carrière voisine, serait-on fondé à dire qu'elle n'a été construite qu'en raison de ce voisinage ? »[5].

---

[4] *Ibid.*, p. 107.
[5] *Ibid.*, pp. 233-234.

Avant de discuter les questions posées, encore faut-il percevoir les enjeux du débat. Et c'est là que la littérature offre une médiation, bienvenue dans le monde de pensée binaire qui nous entoure et nous accable. On peut discuter ; on doit discuter pour valider une conclusion ou une opinion ; car discuter ne signifie pas qu'il n'y a rien de précis à dire en littérature et encore moins que chaque opinion est donc aussi valide qu'une autre (ce que les naïfs expriment, avec un aveuglement inversement réjouissant selon leur place dans l'appareil académique de décision, en déclamant d'un air inspiré : « un poème, on peut le commenter comme on veut », ponctué d'un « moi, je le vois comme ça » !). Or l'enseignement de la littérature se prête à la discussion parce souvent une grande œuvre littéraire ouvre sur un débat, esthétique au minimum, et souvent bien plus large. Mais, avant même que le débat ne s'ouvre, l'œuvre qu'on lit offre des opinions, explicites ou suggérées, sans préjudice de celles que le lecteur apportera ; et ainsi, le débat sur la question existentielle en cause se trouve médiatisé au plus grand profit de la qualité de la réflexion. La lecture du roman de Sénac engage le débat sur l'idée que la Révolution, comme l'écrit le personnage épistolier, « est purement accidentelle »[6]. Quand on songe à l'omniprésence, de nos jours, d'une vision strictement causale de l'actualité (*la crise est arrivée parce que… le chômage s'aggrave parce que…, les devises et les actions évoluent comme ceci parce que…*) et surtout de l'emploi malhonnête du corollaire (*il suffit de… pour que la crise cesse… que le chômage baisse… que le climat s'améliore* etc.), il est salutaire de se poser, à tout le moins, la question du surgissement du hasard en histoire. Bien comprendre les enjeux du jugement sur la Révolution d'un écrivain alors âgé de plus de 60 ans en 1797 et lui même émigré n'est pas une déconnexion de la réalité ; mais un moyen de faire penser profondément ce statut d'exilé, réfugié, émigré, déporté, déplacé… en investissant affectivement des personnages de fiction, ce qui donne l'empathie utile à la prise de conscience, mais sans le pathos ou la mauvaise conscience qui paralysent s'agissant des adultes et des enfants concernés dans la vie réelle par ce même phénomène. Je ne suggère pas du tout que ce roman a permis de comprendre le drame des « migrants » mais au contraire que cette actualité tragique donne une valeur d'actualité hélas universelle à un texte de fiction, promu par là au statut de

[6] *Ibid.*, p. 233.

support de compréhension, voire d'illustration. Oserai-je ajouter que pour un de nos étudiants, qui a quitté l'Algérie en 1990 dans des conditions qu'il n'a jamais évoquées, cette lecture a, visiblement, *mis des mots* sur des souffrances intimes ? et donné les opinions de Saint-Alban ou du Président comme un objet à commenter, là où il n'aurait pas pu ou pas voulu commenter les siennes ?

★★★

Plus difficile à appréhender, l'autre grand apport de la lecture de ce roman gît dans les épisodes où le comportement des personnages nous semble problématique voire illogique. Et ce qui entraîne, chez les personnages, le plus de réactions devenues aujourd'hui assez incompréhensibles, c'est la conviction de Sénac, souvent implicite tant elle est forte chez lui, que les hommes ne sont pas égaux et que l'élite sociale se distingue du peuple par essence. Ainsi, les valets parfaitement dévoués à leur maître ne sont, après tout, que des âmes « supérieures à leur état », qui adhèrent à l'ordre social fondé sur l'inégalité ; comme telles, elles sont jugées par Sénac comme des preuves, rares mais probantes, de la valeur collective de l'inégalité sociale. La duchesse de Monjustin, qui fait l'admiration de tous en survivant courageusement de la vente des fleurs qu'elle fabrique de ses mains, conclut ainsi une de ses lettres par ce qu'il faut bien regarder comme une contradiction : « L'amour sera toujours démocrate, explique-t-elle, quand il aura intérêt de l'être. Je n'ai jamais été, mon cher cousin, enivrée de l'éclat des titres et de la noblesse ; mais je n'aurais pu voir ma fille se dégrader par une alliance honteuse »[7]. L'intérêt d'analyser ce préalable anthropologique a permis non seulement de comprendre la logique sociale et morale du roman mais surtout d'inviter les jeunes esprits de 2015 à sortir d'une pensée molle de l'égalité, refrain aujourd'hui entonné par réflexe (et contre toute évidence dans la plupart des systèmes sociaux contemporains mais c'est là une autre histoire) pour se poser lucidement la question de l'inégalité, de son impact sur l'individu. Si un auteur mesuré et philosophe comme Sénac peut défendre l'inégalité essentielle entre les individus, il faut en conclure que l'égalité n'est pas une évidence mais un choix et une volonté politiques ainsi

[7] *Ibid.*, p. 133.

qu'un acquis historique. Il faut en déduire que ce qui se présente souvent à la conscience contemporaine comme une platitude (plus rabâchée que mise en œuvre, on l'a déjà souligné) sur le mode « nous sommes tous égaux », n'exprime pas une plate observation de la « nature humaine » mais prend, si on y réfléchit, la force d'une décision constitutionnelle collective. La qualité de la position *inégalitariste* mais argumentée de Sénac permet au contraire de *prendre conscience* que toutes sortes d'opinions que nous adoptons comme évidentes (et auxquelles nous réfléchissons donc trop peu) ne le sont pas et méritent donc d'être pensées sur nouveaux frais. L'étude de la littérature est une école d'humanité où la mise en jeu de la sensibilité sert d'intermédiaire à l'ouverture intellectuelle. Il est permis à la fois de conscientiser et de pacifier le débat. Discuter du sort des personnages c'est sortir de l'émotion qui, même empathique, ne peut pas conduire à une analyse d'un problème complexe, pour passer à une réflexion dans laquelle on a une petite chance, protégé justement de la rationalisation froide et inopérante grâce à l'empathie, de mesurer toute la complexité de la situation. Les études littéraires n'ont évidemment pas vocation à être un cours de réflexion politique ou de construction du civisme. Mais elles sont partie prenante de la formation de l'esprit et comme telles, sont un des rares remparts contre – en vrac mais tout est lié – la novlangue, la pensée unique, la pensée binaire, et surtout le totalitarisme du concept.

★★★

Décrire la société du XXIe siècle comme une société de l'information (on n'ose plus parler de « civilisation ») est devenu une platitude. L'étude littéraire appartient aux domaines directement frappés par les conséquences redoutables de cette banalité apparemment inoffensive. Si l'information consiste à disposer, au fin fond d'une toute petite ville sans grande bibliothèque, de toutes les ressources des bibliothèques numériques, c'est un progrès ; c'est d'ailleurs le sens originel et technique du terme « information ». Mais cela devient une perversion de sens quand, dérive qui n'est que trop fréquente, on confond formation et information. Il ne suffit pas d'entendre vaguement évoquer une fois quelque chose pour comprendre ce que c'est, encore moins pour le maîtriser, et souvent pas même pour s'en souvenir ! Ni d'avoir 2000 PDF sur sa tablette

personnelle pour être un esprit cultivé ! Connaître une page, une œuvre, un auteur, demande du temps, non pas pour *lire* cet auteur comme on pourrait le croire naïvement – même si la lecture, c'est vrai, demande du temps – mais pour *relire*, réfléchir, reprendre, revenir, comparer, faire évoluer son avis, préciser tel point encore obscur etc. Tous les moteurs de recherche du monde n'accourciront pas le temps incompressible nécessaire à la connaissance et à un début de maîtrise de quelques grandes œuvres. Ils ne suppléeront pas non plus la concentration intellectuelle qui seule permet d'accéder à la connaissance. Or la concentration est d'autant moins présente que l'information se renouvelle trop vite, on commence aujourd'hui à en mesurer les ravages à tous les échelons de l'enseignement. Il est évident que les universités ont besoin de banques de données, de bibliothèques numériques et de connexions informatiques ; elles ont aussi la mission d'apprendre aux étudiants à bien les utiliser. Études d'informatique mises à part, il n'est pas certain qu'on travaille efficacement quand on se laisse perpétuellement déranger, ou même stimuler par une information pléthorique. Qui n'a pas souvenir d'avoir « mieux » travaillé un jour qui semblait mal parti à cause d'une panne d'internet ? Il ne s'agit nullement de dénigrer tout ce que la richesse extravagante de l'internet libre peut offrir aux internautes. Mais si la diffusion de cours tout faits (sont-ce encore des cours ?), transmis par télévision ou par chaînes internet, est assurément un bon moyen d'information, elle ne peut pas s'apparenter à de la formation ; à moins qu'une partie active de réflexion - à tout le moins - mais surtout d'échange, *c'est-à-dire à moins qu'une forme d'enseignement* ne suive le visionnage. Support de formation irremplaçable aujourd'hui, l'internet ne peut *structurellement* pas prendre la place de la formation au sens propre. La standardisation avérée aujourd'hui d'une part croissante de notre environnement industriel mais aussi mental rend d'autant plus nécessaire cette école de l'individualité des choses et des êtres. Les efforts de synthèse sont certes intellectuellement très nécessaires dans beaucoup de domaines, et ne sont pas absents de l'étude des littératures, mais la sensibilité aux singularités et aux particularismes est le préalable au respect du monde vivant, celui dans lequel nous prenons place. Enfin, l'étude de la littérature peut donner une idée de l'infini, ce qui motive à faire des efforts : on apprend à mesurer qu'on ne sera jamais assez précis ni assez cultivé, d'où la nécessité de l'effort. Une infinité de découvertes s'ouvre à nous ; jointe à la perception que

toutes les activités humaines ne sont pas homologues, cette quête nous enthousiasme à comprendre que si la « croissance » infinie est une absurdité, le développement de la culture, du partage intellectuel est lui « sans fin » non pas au sens propre – pour cause de finitude humaine – mais au sens où aucune vie humaine, si bien remplie soit-elle, ne suffira jamais à connaître toutes les richesses de l'humanité.

★★★

La conclusion de ce qui précède s'impose d'elle-même : si l'on veut achever de réduire les humains à la pensée unique, à la productivité décervelée et à la catastrophe sociale et environnementale qui s'ensuit, la suppression des études littéraires est sans doute un bon atout, un préalable utile. À une époque où la recherche dévoyée de la performance rend malades non seulement les individus mais le système social tout entier, l'enseignement de l'apparente gratuité, l'enseignement d'une discipline cumulative et donc nécessairement lente à acquérir, est un outil de bonne santé individuelle et collective. Parce que les objets de l'enseignement littéraire ont besoin toujours d'une infinie délicatesse dans l'étude de la nuance, il ne peut en rien s'agir d'enseignement magistral mais d'incitation à découvrir, à goûter et même à douter. Difficile de faire à la fois plus précis et plus rigoureux (car on ne peut pas dire n'importe quoi en commentaire littéraire) mais aussi plus généreux et plus ouvert : la richesse des grandes œuvres ouvre à une vraie participation et collaboration, à un vrai dialogue, tout à fait à l'opposé de ce « cours magistral » que ridiculisent certes encore les profanes mais qui n'est plus – et depuis longtemps dans les sciences humaines – qu'une désignation certes usuelle mais aussi trompeuse que périmée. La littérature offre au lecteur des expériences médiatisées, les doutes de Saint-Alban formant occasion, par exemple, de réfléchir, avec lui et au-delà, au versant tragique des migrations contemporaines. École d'humanité, l'étude de la littérature est une sensibilisation aux sens variés que peut prendre l'expérience humaine pour chaque auteur, c'est une déconstruction salutaire des concepts abstraits, un antiplatonisme au service de la réalité vivante. À quoi servirait de parler de cette diversité culturelle dont se gargarise l'époque contemporaine si par ailleurs on stardardise langages et donc émotions et donc réactions et donc attitudes face à l'existence ? Que beaucoup de lecteurs se réjoignent

en quelques choix peut prouver, dans le pire des cas, la standardisation de ce choix et des succès de librairie mondialisés ; mais, dans l'hypothèse la mieux choisie, ce panthéon – d'autant plus habité que les lecteurs sont plus cultivés – prouve la richesse des œuvres considérées, capables de toucher les humains par delà toute leur diversité, y compris par le biais des traductions, et en passant de génération en génération : cette culture littéraire certes toujours relue et redimensionnée où sont chefs-d'œuvre ceux qui donnent du sens à l'existence de leurs lecteurs.

Michèle CROGIEZ LABARTHE
Université de Berne